

Gianni D'Elia

Deux hommages à Leopardi

Le poète Gianni D'Elia, habitant amoureux d'un paysage qui fut celui de Giacomo Leopardi – Recanati et alentours, *des collines aux rives* –, a souvent rendu hommage au souvenir de son illustre prédécesseur, dont il évoque la jeunesse pugnace dans ces deux textes (un extrait et un poème remodelé à quelques années de distance), ici entièrement retraduits par Jean-Charles Vegliante. De *Fiori del mare* 2015 (évidente réminiscence d'un autre poète aimé, que l'on pourrait essayer de rendre par « Fleurs du sel ») au tout récent *Il suon di lei* (syntagme bien connu de *L'infinito* : « le son d'elle »), mais à partir d'une Lettre encore antérieure (lue au Colloque Leopardi de 2008 à Recanati), il s'agit, comme c'est souvent le cas en poésie, d'un véritable dialogue fraternel, par delà la distance temporelle et physique. Le poète disparu, plus jeune que notre contemporain lui rendant hommage, semble devenir ainsi, en bonne rétro-chronologie, comme une image nostalgique de notre propre jeunesse, dans une Europe non encore touchée au cœur par les désastres économiques, écologiques, sanitaires, sociaux et de civilisation. La poésie se tisse sur de la poésie, et lui (se) répond, au prétexte vrai du monde des références – le nôtre bien sûr.

Le chant des Rives

(v)

Ah, se libérer, oui, bien sûr, enfin,
couronnés de nuages infinis
sur le bord de cette mer, lentement,
où pour des années fut le doux passant...

Choses et mots, de chaque vague ardente,
de chaque pas, d'âpre écume candis,
de chaque ride au reflux ralenti,
les faire affleurer, entre être et psyché...

Au voyage des nuages fleuris,
que posent les lumières sur les toiles
étalées dans les yeux comme des digues
quand battent au loin les éclairs des voiles...

Au vrai sacré, surgi entre tes lignes,
au rien, qui dans ton être ici s'estompe,
réentendant la mer aux flots anciens,
au vent, qui à la voix vivante vient...

Ondoyer... MARE ERAM... j'étais mer...
Comme l'on nage ou peut flotter au large,
faisant la planche ou brassant le danger...

Oh, comme ça... vers l'Inconnu... voguer !

Au rythme des pieds... aux rames du vers...

Au souffle qui réplique l'univers...

De : *Fiori del mare*, Einaudi, 2015 (d'abord
Al giovane Giacomo, in RISL 7, 2011, avec
une traduction de J.-C. Vegliante, ici réécrit)

Au jeune Giacomo

(nouvelle version, 2020)

Ici, dans la grande descente du jour
Là où frissonna la plus haute tension,
Au vrombissement du soir neuf alentour
Alors qu'au soleil la placette s'éteint

Comme en réponse à lettre jamais écrite
Pour commémorer les ardeurs infinies
De la jeunesse depuis toujours défaite
Dans les illusions que l'histoire a ternies

Nous voudrions imaginer d'être un peu
Nous aussi – chacun de nous – cet homme jeune
Du vingtième siècle passé depuis peu
À qui tu voulais t'adresser, étant jeune

Maintenant, sous les chambres où tu vivais
Par chants et œuvres, on voit toute l'Europe
Avec foule de professeurs et d'élèves
Buvant à ta poésie et à ta prose

Et l'un de tes descendants là, tout sourire
Sur le seuil de la cave aux odeurs vineuses
Accueillant chaque étranger toujours suscite
Aux poignées de mains ta secousse glorieuse

Oh timide main si menue et anxieuse
Pour la grandiose alliance d'intelligence
De ton humble fleur de genêt amoureuse

Contre le grand rien et la grande démente

Tu as écrit l'infini comme une chose
Que chacun peut répéter en expérience
Si dite et pensée et non pas silencieuse
Occidentale mais d'orientale science

L'épouvante et le plaisir d'espace et temps
La perte du moi à l'intérieur du tout
L'endorphine que secrète le moment
L'adrénaline du but s'il se dissout

De cet écho du vent au travers des plantes
Redémarre l'immense comparaison
Entre le grand silence qui se répand
Et le son d'elle après les autres saisons

Et dans la mer du temps doucement on meurt
Naufrageant on monte et s'élève au Soleil
Tu as fait en trip le film de la raison
La pose la plus difficile du nom

Pour l'effacement de l'imagination
Adolescent presque drogué de passion
Auquel après deux siècles qui sont perdus
Nous offrons cette montagne de rebuts

De ce coteau de Mille huit cent et dix-neuf
À nos tristes rives d'un Deux mille neuves
À ta pleine lune si haute de neige
Voilée par la tempête qui déjà vient

À la claire lueur qui renaît fidèle
Sur les choses les plus sombres, les plus vraies

De : *Il suon di lei* [dédicace], Rome, Sossella, 2020
(la 'dédicace' est évidemment à Giacomo Leopardi)
- trad. Jean-Charles Vegliante